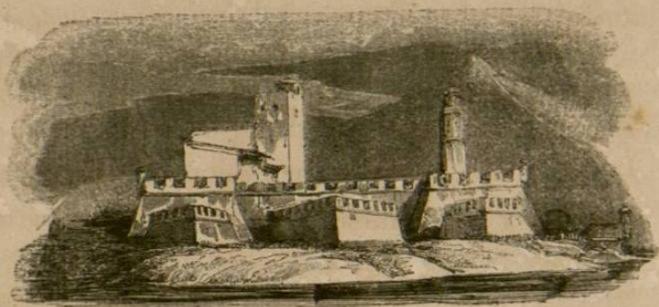


difficiles à surmonter que ceux que rencontre le navigateur, et que les hommes ne se montrassent plus perfides que la mer.



CHAPITRE V.

Tierra Caliente.

Le Mexique ou la Nouvelle Espagne, cet immense empire qui s'étend depuis le quatorzième degré de latitude nord jusqu'au 42 (selon la démarcation du traité de Washington du 16 février 1819), et depuis le quatre-vingt-dixième degré de longitude, jusqu'au cent vingt-sixième, a la figure d'une corne d'abondance pressée à l'est par le golfe du Mexique, à l'ouest par le grand Océan, dont la pointe recourbée et terminée au sud par l'île de Muges (l'île des femmes), remonte au N. E. jusqu'à la Louisiane, en prenant la forme d'un croissant, et s'étend au N. O. en

décrivant une courbe gracieuse, largement échancrée par la mer vermeille et le golfe de Californie dont les eaux détachent de la terre ferme la presqu'île de la nouvelle et de l'ancienne Californie, qui pend comme un long feston descendant du cap San Sebastian, son extrémité nord, au cap San Lucas sa pointe méridionale. La mer bat et ronge les côtes inhospitalières du Mexique, sans creuser un bon port dans cette immense étendue de terre : au bord de la mer, le sable; plus avant, des marais stagnants aux émanations mortelles; plus loin une végétation vigoureuse, et, sur ce lit de verdure, des montagnes superposées, largement taillées qui s'élèvent comme l'épine dorsale du Mexique; de riches et profondes vallées; de larges coulées de laves; des volcans éteints dont le sommet s'arrondit et se creuse comme une coupe; des rocs stériles à côté de l'abondance; la chaleur la plus insupportable au pied de ces monts alpestres dont le front est couronné de neiges éternelles; les températures les plus variées, les plus opposées, depuis la zone torride jusqu'aux régions glacées, et toutes les plantes, toutes les fleurs qui croissent et s'épanouissent chacune dans le climat qui lui est favorable et couvrent ce pays de la base au faite, d'un splendide manteau aux couleurs diaprées; enfin sur le plateau supérieur, Mexico la capitale, assise comme une reine, regardant tour à tour l'Atlantique et le grand Océan, qui baignent son empire, lorsqu'un ciel d'azur lui permet d'en suivre les vastes limites, et qui parfois voit accourir de la Louisiane les ouragans furieux qui soulèvent les eaux du golfe, les chassent, les précipitent sur le Yucatan en engloutissant les navires malheureux surpris dans leur

traversée. Quelquefois un long frémissement parcourt ce vaste empire et jonche de ruines, couvre de deuil ce sol mouvant; on dirait que les agitations qui ont eu lieu à sa surface, fermentent maintenant dans son sein.

Les Mexicains, à cause des variations de la température, ont divisé leur pays en trois zones superposées, qu'ils appellent *tierra caliente* (terre chaude), *tierra templada* (terre tempérée) et *tierra fria* (terre froide); nous les indiquons ici dans l'ordre où nous les avons traversées, en nous rendant de Vera-Cruz à Mexico.

Escortés par de nombreux soldats, nous fûmes introduits dans la ville par le major de place. A chaque coin de rue un factionnaire répétait le cri : *centinela alerta!* Sans doute notre présence, annoncée par les militaires qui nous entouraient, par le fanal qui nous éclairait, et par les curieux qui nous accompagnaient, n'était pas étrangère à ce redoublement de surveillance. Quelques rares reverbères éclairaient à demi une rue à arcades que nous suivions pour nous rendre à la grande place où est situé l'hôtel des Diligences; à la lueur douteuse des reverbères je crus distinguer une propreté assez remarquable, pour faire de Vera Cruz une rivale de Cadix.

Le major nous faisait avec politesse les honneurs de la ville endormie, sa courtoisie ressortait d'autant mieux que son uniforme était des plus étranges, il avait fallu qu'il se nommât et déclarât ses titres pour que je fusse convaincu que je voyais en lui un officier d'un grade supérieur : un grand chapeau de Panama couvrait sa tête comme un vaste parasol, un habit bourgeois d'un bleu barbot passé était surmonté d'énormes attentes d'épaulettes

brodées en argent sur un fond bleu ; le sans façon des pays méridionaux lui avait fait supprimer le gilet et la cravate , et la gêne qu'imposent les vêtements serrés , sous des latitudes aussi basses , en l'engageant à porter nonchalamment son habillement , complétait un ensemble qui rendait excusable la difficulté que j'éprouvais à reconnaître en lui un officier investi d'un emploi éminent.

Les soldats suivaient l'exemple de leur chef et supportaient plus difficilement que lui la rigueur du climat ; leur uniforme composé de vestes et de pantalons de toile blanche , les parements ornés de grecques en drap , brodés en tresses de coton , des schakos plus lourds , mais de la même forme que ceux de nos soldats sous l'empire , recouverts de perkale rouge , qui , attendu sa longue exposition au soleil , est devenue d'un rose tendre , des briquets d'une longueur démesurée , des fusils anglais d'une pesanteur désespérante , voilà ce que l'on avait trouvé de mieux au Mexique , pour équiper l'infanterie ; la seule différence que j'aie remarquée dans les autres régiments de ligne que le hasard m'a fait rencontrer , c'est que la perkale qui recouvre le schako varie entre le bleu de ciel , le blanc et le rouge passé que je viens d'indiquer ; je dois ajouter que cette coiffure est enjolivée de mentonnières , de plaques , de patères , etc. , le tout en cuivre et fourbi de manière à les user en peu de temps ; aussi quand le soleil se réfléchit dedans , c'est à ne pas en supporter l'éclat , il me semblait toujours voir ces Indiens chamarrés de ces mille bagatelles avec lesquelles les Européens flattaient leur goût pour la parure.

Sur une place entourée d'arcades , dans l'endroit le plus

apparent , nous trouvâmes l'hôtel de la Diligence . La voiture ne devant partir qu'à cinq heures , nous avions assez de temps devant nous pour voir la ville , mais la lumière nous manquait , d'ailleurs nous étions pour ainsi dire gardés à vue par le major de place et nous n'aurions pu faire un pas sans être suivis ; force nous fut d'entrer dans l'hôtel et d'y attendre le plus patiemment possible l'heure du départ.

L'hôtel des Diligences est un véritable palais : une cour carrée entourée de colonnes de marbre blanc , qui supportent une galerie supérieure également ornée de colonnes , entre chacune desquelles règne une profusion de plantes et de fleurs aux couleurs éclatantes , dont la possession eût enrichi et comblé de joie un horticulteur d'Europe , et qui là jouaient le rôle vulgaire de la giroflée et du basilic dans nos climats du nord.

Nous fûmes introduits dans une salle au premier étage , arrangée à l'anglaise avec assez de goût , évidemment nous étions attendus ; la pièce dans laquelle nous nous trouvions , était bien éclairée , les bougies étaient dans un bocal ouvert du haut et du bas ; cette précaution excellente s'explique par la chaleur du climat qui force à vivre constamment dans un courant d'air , que l'on s'applique à conserver le plus grand possible dans la construction des maisons ; une lumière , par cette raison , dépourvue du préservatif indiqué , ne resterait pas allumée deux minutes.

Je trouvai une assez grande quantité de journaux mexicains que je parcourus ; sur le dernier numéro , je lus que nous devions monter à Mexico (c'est l'expression consacrée du pays) et notre voyage faisait longuement

dissenter le journaliste ; je le suivais nonchalamment sur cet ennuyeux terrain, lorsque je vis entrer un de nos compatriotes, employé chez M. Briavoine, l'un des premiers négociants français de Vera-Cruz. Il portait le chapeau des élégants Mexicains, en feutre, à larges bords et orné d'un énorme galon d'or. Je fus un peu de temps avant de m'apercevoir de la somptuosité de la coiffure ; au lieu de porter le galon autour de la forme (dans ce cas l'ennui de la ressemblance avec un chapeau de livrée serait largement compensé par le grand honneur qu'en retirerait le possesseur) on le porte au bord du chapeau, mais en dessous ; cette mode peu ingénieuse me rappela l'habit doublé de drap d'argent. De chaque côté de la forme vers le milieu de la hauteur, il y a comme une petite patère renversée en argent, dont l'usage consiste à y attacher en dedans, deux cordons pour retenir le chapeau dans les grands vents ; un énorme cordon en tissu d'or ou d'argent faux, rembouré avec du coton, pour les classes pauvres et en perles de Venise pour les fashionables, représentant assez bien le serpent enroulé, complète une coiffure à laquelle on pourrait trouver quelque analogie avec celle qui orne la tête des Picadores, dans les courses de taureaux.

Notre jeune compatriote nous fit un tableau de la situation des choses que nous eûmes l'occasion de vérifier plus tard et que nous reconnûmes exact ; les mauvaises passions envenimaient la querelle et le bas peuple, aveuglé par les déclamations journalières des prétendus patriotes Mexicains, ne voyait en nous que des conquérants ambitieux qui venaient, après trois siècles, renouveler sur un peuple civilisé, la conquête de Fernand Cortez.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un capitaine d'infanterie, aide-de-camp du général Rincon, qui venait nous avertir que nous pouvions nous mettre en route ; Don Calisto Zaragoza (c'est le nom de cet officier) devait, avec deux soldats, nous accompagner jusqu'à Mexico ; il présenta à M. le commandant Leray les compliments du général Rincon et lui fit, au nom de son chef, les offres les plus polies ; Don Calisto, je me plais à le consigner ici, a été pour nous un compagnon de voyage attentif, dévoué et agréable, dont l'esprit éclairé et les connaissances approfondies sur le pays que nous visitions, charmèrent souvent les ennuis inséparables d'une aussi longue route.

L'heure du départ sonna, nous descendîmes sur la place où la diligence nous attendait ; sa forme grotesque me frappa d'abord, mais je m'y habituai et finis par la comprendre sans l'approuver ; elle avait un service à faire pour les besoins duquel, vu l'état des chemins, une construction plus élégante eût peut-être été un obstacle ; quant à y être commodément, c'est une autre affaire à laquelle je pourrais hardiment affirmer que le constructeur n'avait nullement songé, elle est destinée à contenir six voyageurs, mais c'est plutôt là une amplification de prospectus qu'une réalité ; malheureusement avec l'officier, les deux soldats et le domestique du commandant, nous atteignons ce nombre, nous devons entrer tous les six dans une voiture où quatre personnes eussent été médiocrement bien placées.

Bien qu'il fit encore nuit, la curiosité avait attiré un grand nombre de spectateurs, je crois que là les vingt-

quatre races dont M. de Humboldt a constaté l'existence au Mexique, avaient envoyé chacune quelques représentants; le fait est qu'il y avait des crânes de toutes les formes et des peaux de toutes les couleurs, l'indien pur sang, le nègre, le blanc et tous leurs dérivés s'y trouvaient rassemblés.

Il ne fut pas facile de nous arrimer dans la diligence, outre nos personnes, nous avions des armes, précaution de première nécessité dans ce voyage, il y avait bien un simulacre de poches, dans l'intérieur de la voiture, à la place qu'elles occupent habituellement; mais c'était un véritable trompe l'œil, auquel je fus pris; l'ingénieur constructeur avait indiqué les poches seulement pour prouver qu'il pourrait y en avoir et faire subir aux voyageurs cette variante du supplice de Tantale; je m'assis donc sur mes pistolets vis à-vis un de nos gardes-du-corps, dont le chien du fusil, à chaque cahot de la diligence, me meurtrissait périodiquement l'os de la jambe. Le commandant Leray ajoutait aux mêmes inconvénients, celui d'un portefeuille de voyage contenant les dépêches et ses instructions, dont la prudence l'obligeait à ne pas se dessaisir un seul instant.

Au signal donné, les six mules nous emportèrent au galop dans les rues silencieuses de la ville; j'avais beau ouvrir les yeux, je ne voyais rien, ou presque rien; on m'avait parlé de barricades dans les rues, je les cherchais vainement; elles existaient cependant, mais non pas dans les rues que nous parcourions. Lorsque nous arrivâmes à la porte, on l'ouvrit avec les cérémonies usitées dans une ville de guerre, et nous nous trouvâmes sur la plage. La mer faisait entendre un léger murmure en brisant douce-

ment sur le sable, et parfois les lames venaient mourir entre les roues de la voiture; aussi loin que ma vue pouvait s'étendre en perçant l'obscurité, je ne voyais autour de nous que du sable.

A une lieue environ de la ville, on rencontre le village ou hameau de Bergara. C'est arrivé à cet endroit, que le jour commença à poindre; jusque-là nous avons suivi une plage aride; mais ici la route forme un angle droit avec la mer, et l'on entre dans un chemin creux assez étroit, nommé *los callejones de Santa Fé* (sentiers ou chemins creux de Santa Fé). Le village de Bergara, placé au sommet de l'angle, se compose de quelques huttes en bambou habitées par une population d'un aspect assez misérable.

La nature a prodigué dans les callejones tout le luxe et la puissance de sa végétation; les arbres les plus rares, les plantes les plus énormes, les fleurs les plus brillantes, sont amoncelés avec une abondante profusion; la violence des vents qui soufflent de la mer ne permet pas aux arbres de prendre tout leur développement en hauteur, mais ils s'en dédommagent en étendue et en épaisseur. L'arbre le plus commun est une espèce de mimosa de la forme la plus élégante: sa puissance de végétation est telle sur ce terrain sablonneux, que les arbres sont couverts de mille espèces de plantes parasites; souvent sur le mimosa, croît une espèce de gui orné de belles fleurs d'un rouge éclatant; des milliers de liserons, l'immense variété des plantes grasses, les cactus, les nopals, les aloës, se font jour au travers des plantes moins rudes et plus humbles, et les lianes, mille fois enroulées autour des branches élevées, pendent gracieuse-

ment couvertes de feuilles, et semblent des guirlandes destinées à orner ce temple de la nature.

Si parfois l'ouragan, fondant avec impétuosité sur ces arbres séculaires, en déracine quelqu'un, il ne fait que le métamorphoser, il ne le tue pas; l'arbre abattu se reproduit avec une vigueur nouvelle; partout où le tronc, ou une simple branche, sont en contact avec la terre, ils prennent, comme Antée, de nouvelles forces, puisent une nouvelle vie, des rejetons vigoureux surgissent et n'ont à craindre que d'être étouffés mutuellement par leur trop grande abondance.

Malheur à l'imprudent qui voudrait percer ces couverts épais, tapissés de fleurs odorantes, leurs sombres profondeurs servent de retraite aux animaux les plus dangereux, et des milliers de reptiles, parmi lesquels on rencontre le serpent à sonnettes et le terrible *trigonocéphale*, viennent en rampant y chercher un abri.

Parfois le chemin est traversé par un daim qui s'arrête, regarde fixement les voyageurs, puis reprend sa course à travers les éclaircis de la forêt.

Le chemin était tellement sablonneux et difficile, que nos six mules ne pouvaient aller qu'au pas, je me gardais bien de me plaindre d'un inconvénient qui me laissait plus longtemps jouir du spectacle majestueux qui passait devant nous comme un panorama; et j'admirais tour à tour le ciel, les fleurs et les plantes éclairées par un soleil éblouissant qui formait mille accidents de lumière, et permettait de distinguer les insectes aux corsages brillants comme des émeraudes et des topazes, qui, fatigués de butiner, se reposaient sur les feuilles qui pliaient sous leur poids.

Après trois heures de route, nous arrivâmes au village de *Santa Fé*. Nous étions passés à Bergara de trop grand matin pour bien distinguer la forme des maisons, mais à *Santa Fé*, je pus satisfaire amplement ma curiosité: l'architecture n'en est pas brillante, et le pittoresque joue un si grand rôle dans l'ordonnance, que les règles en sont difficiles à poser, toutefois la variété elle-même semble circonscrite dans les limites que je vais essayer de déterminer: quatre piliers en bois si la maison est petite, huit si elle est grande, forment à la fois les fondements et les appuis principaux de ces cases; le vide est rempli par des cannes¹, rangées avec symétrie et perpendiculairement, clouées sur trois traverses horizontales, l'une en haut, l'autre en bas, et la troisième au milieu; on laisse un espace entre chaque bambou pour que l'air puisse, en circulant librement, rafraîchir l'intérieur de ces habitations, nécessité impérieuse sous ces latitudes torrides; un toit pointu recouvert avec des branches de cocotier ou de palmistes, forme comme un chaume impénétrable aux pluies ou plutôt aux déluges de l'hivernage; un porche est assez généralement placé sur la face principale de l'habitation; il est soutenu par deux piliers en bois, et recouvert comme la case d'un toit en branches de palmier; c'est là que les femmes se tiennent une partie de la journée; parfois un hamac est suspendu et l'habitant s'y balance pour appeler un sommeil bienfaisant, au moment où la chaleur l'éloigne des travaux, vers le milieu du jour. L'habitation est divisée en deux par une légère cloison; un des côtés sert de cham-

¹ Cañas, espèce de roseaux ou plutôt de bambous.

bre à coucher pour toute la famille, si nombreuse qu'elle soit, l'autre est réservé à la cuisine et à tous les petits soins du ménage.

L'aspect de ces cases est triste, et l'intérieur dénote un état misérable qui afflige sur le sort des malheureux habitants de ces contrées.

Autour des villes et des villages, on trouve dans ces régions une espèce de vautour nommé *sopelote* au Mexique, et *gallinazo* dans l'Amérique du sud; cet animal carnassier est extrêmement vorace, mais il ne s'attaque cependant ni aux enfants, ni aux animaux domestiques; on en voit plusieurs pêle-mêle parmi les poules et les pintades, ils se laissent facilement approcher. Les habitants ont une sorte de vénération pour cet animal, ils ne le tuent pas; peut-être cela tient-il à son utilité reconnue; si quelque bête de somme meurt au milieu du chemin, en un instant elle est entièrement dévorée, et l'on évite ainsi l'infection. Les *sopelotes* font en outre une chasse très-assidue aux animaux malfaisants, qui pourraient sans eux approcher des habitations; aussi leur présence est-elle considérée comme une sauve-garde. Si le chemin fait un détour avant d'arriver à une case, et ne permet pas d'apercevoir d'abord l'animal carnassier qui s'approche traîtreusement, les *sopelotes*, toujours perchés sur les arbres les plus élevés, annoncent le danger à l'Indien, qui prépare sa défense au signal donné par ses vigilantes sentinelles.

Nous rencontrâmes un jeune Français qui, après avoir conduit plusieurs chariots chargés d'argent à Vera-Cruz, retournait à Mexico; j'éprouvai une émotion de joie en entendant l'agréable musique de ma langue maternelle ré-

sonner au milieu de ces cases indiennes. Ce jeune homme nous apprit que dans le voyage qu'il venait de terminer, il avait été assez favorablement accueilli par les autorités des villes et des villages qu'il avait traversés; toutes les escortes nécessaires lui avait été accordées, et il n'avait aucun accident à déplorer. L'argent est assez généralement transporté en lingots; les chariots dont on se sert sont étroits et longs, assez semblables à un caisson d'artillerie, chaque voiture est chargée de cinquante mille *pesos*¹; elles sont tirées par six chevaux et conduites par deux hommes, le premier est monté sur le cheval de gauche de l'avant, le second, sur le cheval de gauche de l'arrière. Le chemin entre Bergara et Santa Fé est tellement sablonneux, que notre compatriote avait été obligé d'abandonner un chariot vide; il se disposait à l'envoyer chercher avec un renfort de chevaux.

Santa Fé, ainsi que la plupart des villages et bourgs de Tierra Caliente, est un amas de maisons plantées sans aucun ordre, sans rues tracées; après une maison vient un massif d'arbres, puis un groupes de cases, puis la forêt qui entoure tout d'une large ceinture de verdure.

Après avoir dépassé *Santa Fé*, le terrain est ferme, mais la route n'en est pas meilleure, loin de là, des pierres énormes qui semblent roulées par un torrent impétueux sont semées çà et là, mais la diligence n'en continue pas moins son chemin; elle brave tous les obstacles, sans se donner la peine, sans doute inutile, que prendraient nos Automédon les plus adroits, de tourner les obstacles qui

¹ 250,000 fr. environ.